

Le renard noir n'est pas, cependant, l'animal le plus haut coté sur le grand marché américain, ou plutôt il existe une variété de cette même espèce dont la fourrure atteint des prix exorbitants. Il y a deux ans, l'approche de l'Exposition universelle stimula l'ambition des pelletiers de Saint-Paul, et leurs agents rivalisèrent d'ardeur à la recherche des plus belles fourrures. C'est ainsi qu'une peau de renard noir, pointée d'argent, et qui figura à l'Exposition de Paris, fut achetée sur place, dans le Nord-Ouest canadien, deux mille sept cent dollars, soit près de quatorze mille francs.

La mode, comme on le sait, a une influence prépondérante sur la valeur des fourrures. L'hermine fut longtemps la fourrure chère à nos élégantes, jusqu'à ce qu'elle fût supplantée par la loutre ou par la martre. Il y a seulement un an, l'hermine rencontrait difficilement des acheteurs ; mais la mort de la reine Victoria et le couronnement en perspective de l'ex-prince de Galles lui ont valu une hausse subite, car l'étiquette veut qu'aux fêtes du sacre, à Westminster Abbey, l'aristocratie anglaise des deux sexes porte des manteaux doublés d'hermine.

Et l'on ne sera pas étonné d'apprendre que, pour répondre aux nombreuses et importantes commandes que leur adressent les pelletiers de Londres, les grandes compagnies de fourrures du monde entier aient donné pour instructions à leurs agents en Sibérie, en Alaska, et dans tout le Far-West canadien, de donner une impulsion à la chasse de l'hermine en offrant aux trappeurs de fortes primes.

Ces instructions ont déjà donné des résultats : des ballots de peaux sont débarqués à Londres par chaque courrier, et, sans relâche, les chasseurs d'hermines parcourent les solitudes neigeuses de l'Asie et de l'Amérique.

Mais c'est surtout sur les domaines de la Compagnie de la baie d'Hudson que la guerre est poussée avec acharnement. Avec leur intelligence pratique, les trappeurs franco-canadiens veulent profiter de la hausse passagère créée par l'étiquette anglaise, et c'est par milliers que la Compagnie récolte les précieuses dépouilles de la "fouine des neiges".

A ce propos, le lecteur ne saurait examiner avec trop d'attention le dessin que nous lui soumettons, exécuté d'après un croquis transmis au *Journal des Voyages* par un correspondant ; cette jolie composition lui fera vivre pour un instant la dure, mais attrayante existence du trappeur, dans les solitudes du Dominion.

Une association de chasseurs de fourrures a établi son camp volant à l'orée d'une forêt. Sous une tente rudimentaire, l'un d'eux surveille la pitance du soir. L'un après l'autre les trappeurs reviennent au camp et jettent devant le "peaussier" le butin de l'après-midi.

Celui-ci est dispensé d'aller au loin poser les pièges ou les relever ; sa besogne consiste à dépouiller les précieuses fourrures et à les clouer sur des planches d'écorce ; demain, quand le froid de la nuit les aura congelées, il les emballera dans des toiles imperméables, après les avoir soumises au premier triage.

Les hermines comprennent, en effet, deux variétés, qui obtiennent des prix différents ; la plus précieuse est celle de l'hermine proprement dite, toute blanche avec une petite touffe de poils noirs à l'extrémité de la queue ; la seconde variété, celle de l'hermine mini-ver, dont la queue est entièrement noire.

Il y aurait d'innombrables anecdotes, et des plus intéressantes, à raconter sur cette pittoresque industrie des trappeurs franco-canadiens ou américains. J'ai connu à Chicago un fils de Français, pelletier retiré des affaires, qui m'a conté les origines de sa fortune.

Notre homme trafiquait alors à Saint-Paul. C'était vers 1870, et la loutre faisait fureur, en Amérique comme en Europe. Persuadé que le mouvement de hausses continuerait, il se mit à acheter des peaux de loutre qu'il payait jusqu'à cinquante francs pièce, et qu'il emmagasinait chez lui, dans l'espoir de gros bénéfices.

Mais la mode en avait décidé autrement, et les prix ne tardèrent pas à baisser. Il s'entêta et continua à acheter. Il était maintenant le seul à croire à l'"avenir" de cette fourrure. Dans tout le Nord-Ouest canadien, les trappeurs et les Indiens ne le désignaient plus que sous le sobriquet de l'homme aux loutres, et ce fut le temps où il acheta à raison de vingt-cinq sous pièce, des milliers de ces mêmes peaux qu'il avait payées jusqu'à cinquante francs.

L'inconstante mode eut enfin pitié de lui. Après vingt ans de patience et d'alternatives d'espoir et de désespoir, la loutre retrouva son ancienne vogue. Il était temps : l'Irlandais à bout de misère, près de son trésor, allait se tuer. Mais avec les dix mille peaux qu'il avait emmagasinées, il devenait le maître du marché, et quand il se retira deux ans plus tard, il avait réalisé sur son stock un bénéfice net de trois cent mille francs.

J'ai voulu choisir dans mes notes une anecdote plus pittoresque, plus impressionnante que la précédente.

Dans ce même journal, j'ai conté il y a quelques douze ans, entre deux excursions lointaines, combien rapidement disparurent les millions de bisons qui paissaient dans les vastes plaines du Far-West américain, qui y pullulaient à ce point qu'un cavalier bien monté mettait cinq ou six heures à traverser un troupeau. Pas plus tard qu'en 1879, si j'ai bonne mémoire, les trains du Transcontinental Américain étaient fréquemment "bloqués" par des hordes de bisons, et les mécaniciens devaient attendre pendant des heures que le défilé fût terminé, avant de remettre leurs machines en marche.

Ce fut l'heureux temps des amateurs de fourrures et il fallait qu'un "Westernman" (habitant de l'Ouest) fût bien misérable pour ne pas revêtir en hiver sa bonne et chaude "buffalo coat." Une "robe de bison" se vendait communément vingt dollars, cent francs, et l'on en apportait chaque année des millions sur le marché de Saint-Paul.

Mais le massacre se fit bientôt sur une si vaste échelle, qu'on s'aperçut un beau jour, d'une année à l'autre, de la complète extinction de l'espèce. Il y a vingt ans, le nombre des bisons, dans toute l'Amérique du Nord, était évalué à plus de six millions. A l'heure actuelle, en additionnant les contingents de toutes les ménageries du monde, on arrive difficilement à en trouver un millier.

On comprendra que les "buffalo coat" aient subi brusquement une hausse formidable ; en deux ans, les prix passèrent de cent francs à mille et quinze cents francs. Elles sont devenues introuvables, et, de même qu'on cite en Europe des bijoux historiques, on vous dira, dans tous les "ranches" du Far-West, l'histoire légendaire de plusieurs fourrures.

La plus célèbre d'entre elles a reçu un nom caractéristique : la "silk-robe," la robe de soie. Ce fut la dernière peau de bison qui passa par les mains des pelletiers de Saint-Paul. C'était une fourrure d'un brun presque noir, une toison aussi fine, épaisse et soyeuse que celle d'un mérinos de pure race. Et là-dessus, il faut s'en remettre à la véracité des pelletiers de Saint-Paul et de "ranchmen" de l'Ouest, car l'historique fourrure, après une odyssée des plus pittoresques et des plus sanglantes, disparut il y a quelques années, sans qu'il ait été possible aux plus fins détectives des Etats-Unis de retrouver ses traces.

Son premier possesseur fut un guerrier sioux, nommé Stinkwater (Eau-Puante), fameux "desperado" du Far-West, bandit qui "devait" à lui seul plus d'hommes que son collier ne contenait d'amulettes. La façon dont il acquit la "silk-robe" donnera quelque idée de sa cruauté, comme aussi de son farouche courage.

Il revenait une nuit de Miles-City, la ville voisine, où il avait absorbé, en gin et en whiskey, de quoi tuer un homme moins robuste que lui, et il sommeillait sur son mustang, quand celui-ci par un brusque arrêt, le désarçonna.

Il s'aperçut soudain qu'il était tombé au milieu d'un troupeau de bisons. L'épouvante dissipa les fumées de l'alcool, et l'Indien, enfourchant à nouveau sa

bête, piqua des deux, poursuivi par les bêtes furieuses.

Son cheval s'abattit bientôt. Selon la tactique indienne, et plutôt que d'être piétiné à mort par le troupeau, l'Indien, abandonnant sa monture, bondit sur le dos du taureau qui le suivait de près.

L'énorme bête chercha vainement à désarçonner son cavalier, puis s'élança comme une flèche vers un bouquet d'arbres voisin, pour écraser son ennemi ou se débarrasser de son étreinte. Dans son élan fou, le taureau pénétra violemment entre deux troncs très rapprochés, où il resta pris comme dans un étau.

Alors se passa une scène indescriptible. Eau-Puante s'était laissé glisser à terre ; le troupeau avait fui au loin. Le féroce Indien pouvait rappeler son cheval d'un coup de sifflet et continuer sa route. Mais ses instincts sanguinaires lui inspirèrent une horrible vengeance : sans prendre la peine d'égorger le bison, d'un coup de couteau il le dépeça tout vivant et emporta comme un trophée la peau encore chaude et fumante.

Bientôt, on ne parla plus, dans la région, que de la fourrure de Stinkwater, et, de suite, on la baptisa de son nom de "Robe de soie." Les trafiquants accoururent. Mais l'Indien repoussait toutes les offres : pendant longtemps, il évita même de se rendre à Miles-City, certain qu'on l'assassinerait pour lui enlever son trésor.

Un jour le whiskey eut raison de sa sagesse, il voulut revoir les tripots de la ville. Dans une querelle autour d'une table de jeu, il tua son adversaire. Emprisonné, jugé, il évita la potence en se poignardant de sa propre main, et le juge qui l'avait condamné s'appropriant la "Robe de soie."

Mais la magnifique fourrure avait excité trop de convoitises dans le Far-West. Une nuit, des malfaiteurs enfoncèrent la porte du juge, l'assassinèrent, s'emparèrent du trésor et mirent le feu à la maison.

La "silk-robe" disparut de la circulation pendant quelques années. On la retrouva un jour dans le ranch d'un cowboy, près de Livingston. Là encore, le possesseur fut tué dans des circonstances mystérieuses, et la "peau-fétiche" disparut de nouveau, pour apparaître, un an plus tard, sur la table d'un tripot, à Helena.

On jouait au poker. Le cowboy qui la possédait la joua pour trois cents dollars, après avoir perdu son dernier sou. L'enjeu sembla lui porter bonheur, puisqu'il fit sauter la banque ce même soir. Mais, la nuit, sur la route du fort Benton, il perdit du même coup la fortune gagnée au jeu, la fourrure — et la vie.

La fatale "silk-robe" disparaît encore pendant trois ou quatre ans. On la retrouve à Miles-City, sur le dos d'un Indien, qu'on accuse d'avoir assassiné le cowboy, qu'on juge sommairement et qu'on pend à un reverbère de la ville. Un négociant l'achète aux enchères publiques pour quinze cents francs.

Mais certains visages louches, qui se mettent dès lors à rôder de jour et de nuit autour de sa maison, lui rappellent que la "Robe de soie" porte malheur. Et il s'empresse de l'expédier à son frère, à Saint-Paul, en le chargeant de la vendre.

Qu'est devenue la fameuse "Robe du Roi," comme on l'appelait aussi ? Le messager qui la portait à Saint-Paul fut assassiné sur la route, et, depuis dix ans, elle reste introuvable...

Mais qui peut dire si quelque moderne Argonaute, en expédition chez les fripiers du Temple ou chez les brocanteurs de Montmartre ou des Batignolles, ne retrouvera pas la seconde Toison d'or, modestement pendue au "dérochez-moi-ça."

VICTOR FORBIN.

Les morts durent bien peu, laissons-les sous la pierre : Hélas ! dans les cercueils ils tombent en poussière, Moins vite que dans nos cœurs.

VICTOR HUGO.

La bonté, c'est le fond des natures augustes ; D'une seule vertu Dieu fait le cœur des justes, Comme d'un seul saphir la coupole du ciel.

VICTOR HUGO.